

Soirmagazine
Animé par Naïma Yachir
Numéro 275
soirmagazine@yahoo.fr

Rapport complexe à la propreté : l'Algérien face à lui-même

ENTRETIEN

«La gestion des espaces communs est un métier»

M. Boumdal
Mâamar, président
de l'Organisation
nationale des
promoteurs
immobiliers, insiste
sur l'importance de
la formation
dans la gestion des
espaces communs au
sein des cités.

VOYAGE CULINAIRE

Taknift el merka,
ou l'art de cueillir
les bonnes herbes

Cette semaine, je vais
vous faire partager
une recette que j'ai
moi-même découverte
lors d'une visite
pendant les vacances
de printemps,
effectuée dans un
village montagneux
de la Petite Kabylie.

Lire en page 12

C'EST MA VIE

Saâd, le fils du
boucher

Saâd est fils de
boucher. Tayeb, son
défunt père, était l'un
des rares bouchers
ambulants de la région
de Tissemsilt durant
la période coloniale.
C'était un métier
noble exercé par un
petit nombre de
personnes, mais Si
Tayeb ne voulait en
aucun cas que Saâd
lui succède.

Lire en page 13



Photos : DR

Avis aux amateurs de casse-tête. Bien malin celui qui trouvera réponse admissible par tous à cette question : l'Algérien est-il propre ? Nous avons voulu en savoir plus et nous sommes allés à la rencontre de nos compatriotes.

Certains se réfugient derrière la profession de foi, d'autres se dédouanent en reportant la responsabilité sur autrui : la société, les voisins, les collègues de travail, l'éducation civique... Une minorité parmi les personnes sondées assument, reconnaissent leur peu d'enthousiasme à prendre part à l'effort de salubrité collective ; quand une minorité encore plus infime dit faire de la question de la propreté une préoccupation permanente, particulièrement dans leur espace vital immédiat. Écoutons ce qu'en pensent nos concitoyens.

Yacine, 35 ans, commercial :
«Il faut sensibiliser»

Athlétique, Yacine termine son footing hebdomadaire sur l'allée des Sablottes, au moment où les derniers rayons de soleil de ce début de printemps plongent à l'ouest de la baie d'Alger. Pourtant, il va encore rester près d'une heure sur le site. Au rythme où le parking se vide, ce runner du vendredi se transforme, de temps à autre, en volontaire pour ramasser ce qu'il peut dans son petit sachet. Des bouteilles d'eau en plastique, des canettes, des bouts de pain et de pizza, souvent des couches pour bébés. Au début, nous l'avons pris pour un agent de l'office gestionnaire du site. «C'est vrai, dit-il, qu'il y a des agents qui passent nettoyer. Ce n'est pas pour les défendre mais ils ne peuvent pas tout faire. Il y a un minimum de civisme. J'ai même vu des visiteurs arracher le gazon. Par endroit, il ne reste plus que de la terre. Ce qui est le plus désolant,

c'est que ce sont des comportements qui émanent de familles entières. Alors moi, quand j'ai le temps, je participe à ramasser ce que je peux. Par contre, il faut qu'il y ait plus de sensibilisation aussi bien de la part des autorités, de l'office gérant et de la société civile. C'est un endroit formidable pour lequel des milliards ont été dépensés, nous n'avons pas le droit de le clochardiser de la sorte.»

Salim, 43 ans, fonctionnaire :
«Je n'attends pas, j'agis»

Salim est un fonctionnaire tout juste en mesure de boucler ses fins de mois. Récemment, il a bénéficié d'un logement social-participatif dans une commune bien cotée sur les hauteurs d'Alger. Si les bénéficiaires ont été presque, dans leur majorité, triés sur le volet, il n'en demeure pas que les comportements sociétaux de la vie en collectivité sont pour le moins critiquables. «Je fais exception dans ce nouveau quartier. Ça arrange beaucoup de monde, mais moi ce qui m'importe c'est de préserver mon cadre de vie et celui de ma famille. C'est d'abord celle-là ma motivation», tient à préciser d'emblée Salim.

«En fait, je suis syndic d'immeuble au noir», se définit-il, avant de poursuivre : «J'ai eu le déclic moins de trois mois après avoir emménagé. Je voyais les sacs d'ordures jetés n'importe où et à n'importe quelle heure de la journée, la porte du hall de l'immeuble qui ne fermait plus de jour comme de nuit, des graffitis sur les murs, un parking sauvage avec des braconniers en gourdis, des caves

où l'eau stagnait produisant des désagréments dont les moustiques, des appartements loués en sous-main et un voisinage démissionnaire... Bref, une situation qui n'aurait rien de radieux pour l'avenir. Je devais agir. Au début, j'ai essayé de réunir les colodataires.

En vain. Sur 24 familles résidentes, j'arrivais au mieux à mobiliser 5 ou 6 personnes. J'ai alors changé de stratégie. J'ai commencé à faire les choses par moi-même en veillant à me rendre visible. Ce n'était pas pour me montrer mais pour créer l'émulation. C'est ainsi qu'aujourd'hui, nous avons des règles d'hygiène presque respectées. Il y a un agent d'entretien qui passe une fois par semaine, les parties communes ont été toutes réhabilitées, un jardinier vient une fois par mois s'occuper de désherber autour de l'immeuble, nous avons installé un interphone, assaini et repeint les caves...Il fallait que quelqu'un agisse et je ne regrette pas de l'avoir fait.»

Hamid, 45 ans, commerçant, voisin de Salim : «Je paie, je n'ai pas le temps, je n'attends rien en retour»

Malgré le mérite et la ténacité qu'il reconnaît à son voisin, Salim n'est pas du genre à s'impliquer. Commerçant dans le prêt-à-porter, Hamid est père de trois enfants. Il ne fait pas partie des bénéficiaires originaux, mais a racheté auprès de l'un d'eux pour la modique somme de 1,3 milliard de centimes et investi plus de 500 autres millions en travaux pour son confort personnel et celui de sa



famille. On est loin des montants sociaux de Salim, et pourtant il ne s'intéresse pas beaucoup. «On me dit de payer, je le fais. Mais vous ne me verrez jamais balai ou tuyau d'eau à la main. Je ne dis pas que ce n'est

Par Soraya Naili

pas une bonne chose de s'organiser comme le fait Salim, mais je trouve cela anormal. Outre les menues charges que nous payons tout à fait au noir, nos factures d'électricité et d'eau regorgent de taxes qui sont, en réalité, collectées par la Seaal et la Sonelgaz pour cela. Nous déboursions une taxe d'habitation, une redevance d'assainissement...

Franchement, je ne vois pas la contrepartie !» s'exclame-t-il avant de se faire reprendre par Salim qui nous confie : «Au moins Hamid ne se dérobe pas à débours sa quote-part des charges collectives que nous nous sommes fixées, quelque chose comme 2 000 à 3000 DA/mois. D'autres se terrent carrément au début du mois.»

Djamila, 32 ans, secrétaire de direction : «Nous sommes double»

Djamila a rejoint depuis peu le secrétariat d'une grande entreprise publique et elle ne mâche pas ses mots vis-à-vis de ses collègues. «Lorsque vous voyez le train de vie qu'ils mènent, leurs habits dernier cri, les voitures clean et leurs manières de parler, vous vous dites que vous avez affaire à des personnes respectables. Allez-y voir l'état des toilettes et vous aurez une tout autre idée.

Yacine, ce Runner du vendredi se transforme, de temps à autre, en volontaire pour ramasser ce qu'il peut dans son petit sachet. Des bouteilles d'eau en plastique, des canettes, des bouts de pains et de pizzas, souvent des couches bébés.

Dans toutes les entreprises où je suis passée, c'est le drame absolu. Personne ne se sent responsable de fermer les robinets, de signaler les chasses d'eau qui fuient. Et je ne vous dit pas les odeurs... Pourtant, il y a bien un service d'hygiène dans l'entreprise mais comme le dit notre adage, «lemen teqra zabourek ya Daoud (à qui enseigner vos psaumes David)». Djamila est convaincue : «Il y a un sérieux problème psychologique face à la propreté. En chacun de nous cohabite deux personnages : vous avez l'Algérien propre chez lui dans son espace privé et l'Algérien beylicat dans la collectivité.» ■

ATTITUDES

Par Naïma Yachir
naiyach@yahoo.fr

Pur bonheur

Allongée dans son lit, la petite Ferial babille. Ses grands yeux bleu azur sont fixés sur sa jeune maman qui lui parle. Des mots d'amour, des «je t'aime», que le bébé d'à peine trois mois semble comprendre. La petite Ferial sourit, gigote comme pour remercier sa maman de ce plein de tendresse qu'elle lui offre tous les jours. Assia, en donnant naissance à son bout de chou, était loin de s'imaginer la nouvelle relation qu'allaient tisser ces deux êtres qui apprendront à se connaître. «Et dire qu'il y a quelques

mois, cette petite créature vivait en moi, se nourrissait de ma chair, grandissait dans mes entrailles. Aujourd'hui la voilà qui remplit mon existence. Du pur bonheur !» Un bonheur dont Assia a du mal à réaliser l'immensité. Un bonheur mêlé à une tristesse qu'elle n'arrive pas expliquer. Une ambivalence de sentiments qui lui fait perdre le goût de vivre. Elle regarde sa fille, contemple cet ange qui tète son sein et se dit en son for intérieur : «Un cadeau de Dieu, que j'aime, mais qui me fait pourtant peur. La peur, un sentiment

que je ne connaissais pas mais qui, aujourd'hui, à 20 ans, me hante l'esprit. Je crois qu'il naît en donnant la vie. J'ai compris alors ce que ressentaient ma mère et toutes les autres mères ; la peur de perdre sa chair.» Assia a pris conscience aussi que donner la vie n'est pas tout.

«Le plus dur vient après», ne cessera de lui répéter sa maman. La responsabilité ! Voilà ce qui effrayait Ferial, cette fille unique, qui avait tout pour elle. Eh bien aujourd'hui, son bébé est là, en face d'elle chaque jour, chaque heure, chaque minute. Ferial est là pour le lui rappeler. Notre «apprentie-maman», après toutes ces questions existentielles, a bien saisi qu'il est temps d'avoir les pieds sur terre, que Ferial n'a pas demandé à venir au monde et qu'elle a besoin de sa maman. Ferial

pleure, son petit ventre gargouille, elle réclame son «dû». Assia panique, elle n'a plus de biberon stérilisé. Elle est seule à la maison. Les pleurs de son bébé se font plus intenses. Elle se calme, se dirige vers la chambre de la petite, la prend dans ses bras et, avec une voix douce et toute l'affection d'une maman, la calme.

Elle n'en revient pas. Elle est fière et heureuse à la fois d'avoir réussi une telle prouesse. Elle court à la cuisine, stérilise un biberon en deux temps trois mouvements, comme elle ne l'avait jamais fait, et prépare le breuvage.

Ferial est sur les genoux d'Assia, elle la regarde avec des yeux mouillés de joie et de ravissement qu'aucune plume ne peut décrire. Elle sourit à son petit ange et lui dit : «C'est ça la vie !» ■